



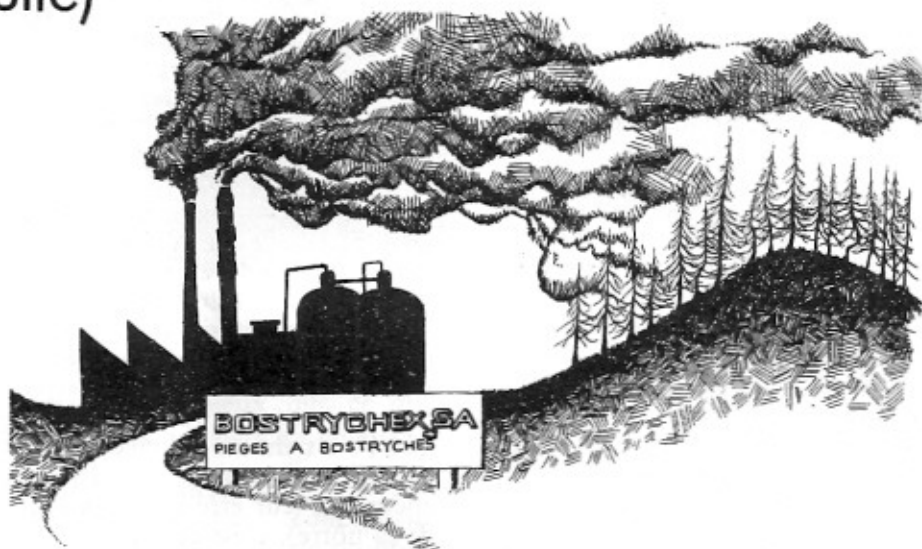
DISJONCTION (suite)

Il y avait peu de monde à la soirée avec Murray Bookchin, le 9 novembre dernier. Rappelez-vous, c'était le lendemain de la fuite de brome dans l'entreprise genevoise Firmenich SA (voir l'épisode précédent). Une cinquantaine de personnes était venues voir et entendre de quoi l'écologie sociale retournait, en discuter. Pour susciter chez d'autres le désir d'en savoir plus, voici un éventail de quelques idées.

Sociale, l'écologie ?

A la fin du siècle dernier, Louise Michel, au cours d'une conférence (publiée en brochure sous le titre *Prise de possession*), disait, en passant : "si l'homme n'était l'esclave d'un autre homme, la nature serait belle". Tel est le sens qui singularise, parmi les théories contemporaines sur les rapports entre l'humanité et son environnement, l'écologie sociale : l'idée que "la seule façon de résoudre le problème écologique est d'éliminer les dominations entre les humains", ou encore, version positive, que "si nous voulons vivre en harmonie avec la nature, nous devons harmoniser nos relations entre nous". Murray Bookchin se distingue ainsi de ceux qu'il nomme *environnementalistes*, "ces mouvements, organisations et personnes qui ne font pas le rapprochement entre la structure de la société et la dégradation de l'environnement (...). Ces gens veulent promulguer de bonnes lois et développer de bonnes technologies pour permet-

Les citations de Murray Bookchin, abondamment utilisées dans cet article, sont glanées par-ci par-là, extraites de divers textes, dans le plus désinvolte désordre chronologique. La plupart cependant proviennent de l'interview "Ecologie oui, mais sociale", publiée par IRL no 60, mars-avril 1985.



tre au système social actuel de se perpétuer sans détruire le monde naturel, destruction qui menace la survie de chacun".

Tout comme, après 1918, il était apparu avec évidence à certains que l'organisation même de la société de l'époque était responsable d'une boucherie injustifiable ("Toutes les institutions sur lesquelles repose le monde moderne et qui viennent de donner leur résultante dans la Première Guerre mondiale sont tenues par nous pour aberrantes et scandaleuses." *La claire tour*, André Breton), l'actuelle destruction écologique peut servir, à l'échelle planétaire, pour chaque conscience, de révélateur sur les conditions auxquelles se perpétue une organisation sociale désastreuse. "Cette civilisation, écrit Bookchin, vit dans la haine du monde qui l'entoure et dans une haine sinistre d'elle-même. Ses cités éventrées, ses terres mortes, son air et son eau empoisonnés, et son esprit mesquin et avide forment un réquisitoire quotidien contre son odieuse immoralité."

Où l'on voit qu'il est question de morale

"Ce que nous pouvons apprendre de la nature", ce n'est pas uniquement que sa mise à mal, sa mise à

sac, sa mise à mort nous renvoient à nos propres maux, dont la hiérarchie constitue la plus commune mesure.

Le propos de l'écologie sociale est d'une autre nature. Il vise à fonder une éthique qui ne varie pas au gré des arbitrages de la mode et goût : une éthique qui prenne racine dans certaines manières d'être des écosystèmes. Ainsi, par exemple, Murray Bookchin constate-t-il que "tous les animaux et toutes les plantes d'un écosystème sont indispensables à la survie de l'ensemble. Plus un écosystème est complexe, plus il est stable et plus il est absurde d'y voir un sommet et une base, des éléments plus importants que d'autres. La hiérarchie est tout aussi vide de sens dans une approche écologique de la société qu'elle l'est dans une approche biologique de la nature".

Les valeurs qu'avance l'écologie sociale, à partir de son interprétation de la nature, sont celles de la coopération, de la diversité, de la liberté, entre autres. Alors qu'un certain nombre de lieux communs font passer la nature pour bonne ou mauvaise, celle-ci n'est cependant pas éthique en elle-même : "on ne peut déterminer ce qui est bien et ce qui est mal simplement en observant la nature".



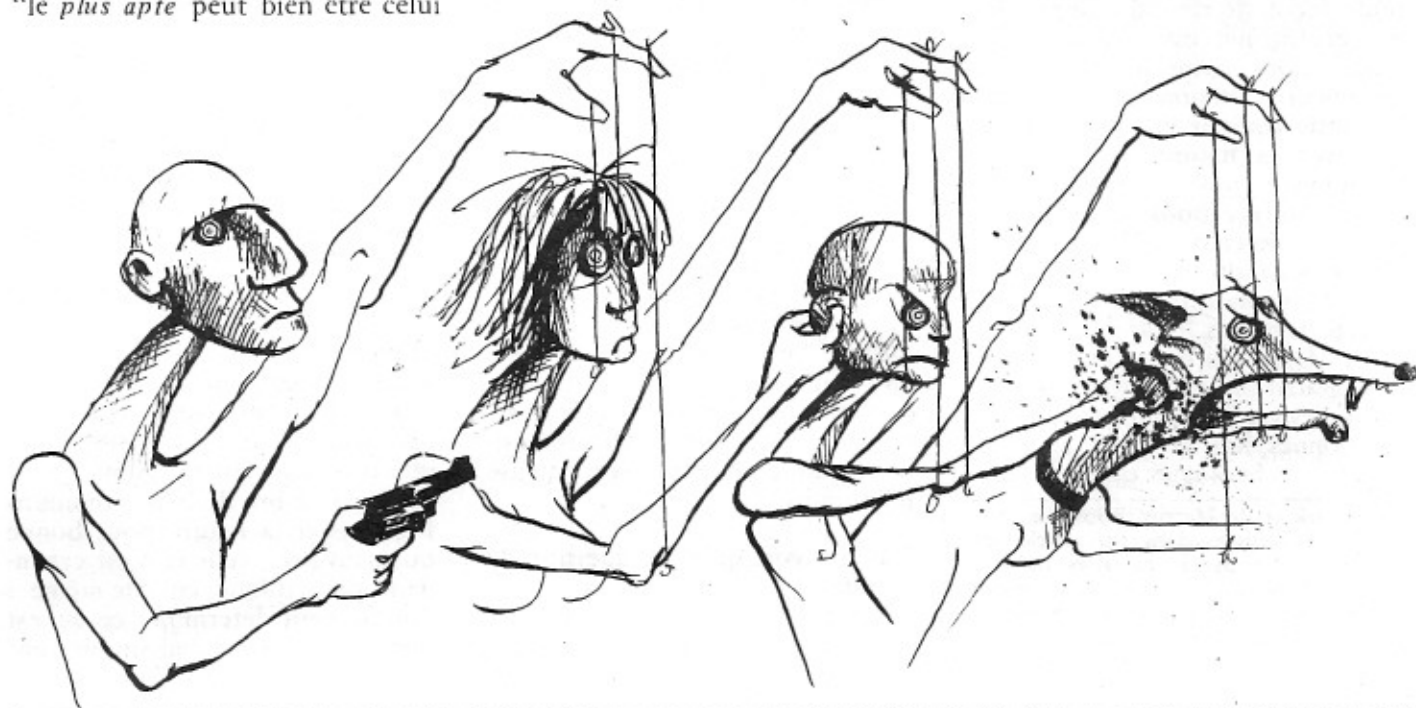
Que se passe-t-il sur terre, parmi plantes et animaux, si ce n'est la hiérarchie, pour que cependant elle tourne, ils vivent et évoluent ? Murray Bookchin se situe, à cet égard, dans le prolongement d'une voie inaugurée dans les sciences naturelles à la fin du XIXe siècle. Plutôt que de considérer, à la manière de Charles Darwin et ses successeurs, que l'unique loi présente dans le monde naturel est celle de "la guerre de chacun contre tous", un nommé Pierre Kropotkine, résumant et approfondissant les connaissances d'alors en la matière, décrivait *l'entraide* comme une condition essentielle de l'évolution des espèces. L'écologie sociale a renouvelé cette interprétation, à la lumière de découvertes plus actuelles : "des données récentes tendent à montrer que le naturalisme mutualiste de Kropotkine ne s'applique pas aux seules relations au sein d'une espèce ou entre plusieurs espèces, mais aussi, d'un point de vue morphologique, aux relations internes et externes des formes cellulaires complexes". Et Murray Bookchin de citer fréquemment l'écologiste américain William Trager, qui écrivait en 1970 dans *Symbiosis* que "le plus apte peut bien être celui

qui aide le plus un autre à survivre". Cette idée de Trager "constitue un excellent instrument pour remanier le tableau classique d'une évolution naturelle dominée par une compétition vide de sens, par une sanglante lutte pour la vie."

Murray Bookchin opère ainsi, dans le champ des théories de la nature, un bouleversement de sens analogue à celui que Pierre Clastres introduisit en anthropologie. Ce dernier affirmait : "qu'un renversement complet des perspectives soit nécessaire (pour autant que l'on tienne à énoncer sur les sociétés archaïques un discours adéquat à leur être et non à l'être de la nôtre), c'est ce que nous paraît démontrer d'abondance l'anthropologie politique. Elle se heurte à une limite, moins celle des sociétés primitives que celle qu'elle porte en elle-même, la limitation même de l'Occident dont elle porte le sceau encore gravé en soi". Or cette limite se manifeste, selon Clastres, par l'incapacité des anthropologues occidentaux à *penser la société sans l'Etat*. L'écologie sociale, elle, pose une interrogation voisine : comment penser la nature, et nous-mêmes dans la

nature, sans la hiérarchie, sans la lutte de chacun contre tous ? Non seulement par la coopération, mais aussi par la diversité. C'est sur la diversité de ses éléments, les différences entre eux que reposent la stabilité et la richesse d'un écosystème. De plus, "l'enrichissement des écosystèmes, leur complexification, l'ouverture d'une diversité de possibilités divergentes d'évolution amènent chaque espèce dans le cours de l'évolution naturelle à ne pas seulement subir passivement la sélection du plus apte à survivre, mais aussi d'une certaine façon à choisir parmi les possibilités de développement, même si ce choix n'est qu'un embryon, une potentialité, un germe inconscient de choix". D'où l'idée de Murray Bookchin que "la liberté n'est pas un phénomène purement culturel".

Comme nous l'avons vu à travers ces trois composantes éthiques, l'écologie sociale "cherche à radicaliser la nature, ce qui équivaut à dire radicaliser notre vision du monde naturel. Elle explore la dimension stratégique d'une nature qui n'est pas *avare, muette, aveugle*, et où régnerait la *nécessité*, mais au contraire féconde,





subjective et spontanée, une nature conçue **écologiquement** comme mutualiste, holistique, en continu développement, largement diversifiée et non hiérarchique”.

Nature de la société

L'entraide, la liberté se trouvent dans la nature en germe, mais en germe uniquement. Etre humain, vivre en société sont deux faits irréductibles à ce qui se passe dans la nature : ce ne sont ni des façons contre nature, ni de simples décalques des phénomènes naturels. La société “n'apparaît effectivement dans sa réalité (...) qu'à travers des interactions culturelles, économiques, symboliques et subjectives entre organismes — et, pas seulement par la présence d'un ou deux de ces caractères, mais par la présence de *tous ceux-ci*, intégrés dans une mosaïque commune visiblement organisée pour se maintenir”. L'écologie sociale conçoit la société comme “un système *institué* de relations, à savoir la production *consciente* de comportements associatifs”. Si nous pouvons donc “apprendre quelque chose de la nature”, c'est avec cette immense réserve que la nature n'est pas la société, faite d'institutions, ni l'humanité, qui est en quelque sorte la “*voix* de la nature — d'une nature qui s'est faite autoconsciente”.

Chaque jour dans notre vie

Ce qu'il importe à présent, selon Murray Bookchin, du côté des anarchistes, c'est de comprendre que “nous devons non seulement abolir l'Etat et les classes, mais aussi la hiérarchie telle qu'elle existe chaque jour dans notre vie, entre les hommes et les femmes, entre les jeunes et les vieux, entre les races, entre les meneurs et les menés, dans les usines et dans les écoles. Je crois que c'est là notre but principal et que c'est l'ensemble et non simplement notre opposition à l'Etat qui fait, en dernière analyse, vraiment de nous des anarchistes.”



Ce que nous pouvons et devons inventer vaut mieux que ce qui nous attend. Larguez les amarres !

La coupure radicale

Dérivée de sa conception éthique, l'écologie sociale propose l'utopie d'une société écologique. Pourquoi l'utopie ? Parce que “celle-ci a maintenant cessé d'être mythique. La préoccupation de cette génération pour l'avenir, inquiétude qui émerge du pouvoir inimaginable que la hiérarchie peut mettre en œuvre physiquement et psychologiquement, a fait de l'utopisme une question de prévoyance plutôt que de visions rêveuses (...) Ne pas créer de visions en coupure radicale avec le présent, c'est faire abnégation d'un futur qui peut être qualitativement différent du présent. Ceci est pire qu'une abolition de la sagesse de l'histoire; c'est une abrogation de la promesse de la société d'avancer vers un monde plus humaniste”. L'imagination nie le pouvoir. “La tournure d'esprit qui aujourd'hui organise les différences entre les humains ou les autres êtres vivants selon des critères hiérarchiques et définit l'autre en termes de *supériorité* ou d'*infériorité*, sera remplacée par une approche écologique de la diversité. On respectera et même on enrichira les différences entre les individus. La relation traditionnelle qui oppose le *sujet* et l'*objet* se transformera dans son essence; l'*extérieur*, le *différent*, l'*autre* seront perçus comme les parties d'un tout qui est d'autant plus riche qu'il est plus complexe.”

“Si une communauté écologique se réalise jamais, la vie sociale suscitera une diversification du monde humain comme du monde naturel et les réunira en un tout harmonieux et équilibré. De la communauté locale à la région et aux continents entiers, on assistera à une différenciation bigarrée des groupes humains et des écosystèmes, chacun développant ses possibilités singulières et exposant ses membres à une large gamme de stimuli économiques, culturels et psychologiques. Les groupes humains présenteront une variété passionnante, souvent vivement contrastée selon qu'ils auront à adapter leur architecture et leurs industries à des écosystèmes semi-arides, bocagers, forestiers.”

Martin

QUELQUES LECTURES

De Murray Bookchin, en traduction française :

- *Pour une société écologique*. Christian Bourgois. Paris, 1976.
- *Self-management and the New Technology*, in *Interrogations sur l'autogestion*. Atelier de Création Libertaire. Lyon, 1979.
- *Utopisme et futurisme*, in *L'Imaginaire Subversif*. Noir/Atelier de Création Libertaire. Paris/Lyon/Genève, 1982.
- *Sociobiologie ou écologie sociale*. Atelier de Création Libertaire. Lyon, 1983.

Ces textes et d'autres sont disponibles au Centre International de Recherches sur l'Anarchisme. Par ailleurs, *The ecology of freedom* y est en vente ou en prêt, en anglais et en italien (Edizione Antistato, 1984)

A propos d'utopies fondées sur la diversité :

- Simone Debout. *L'utopie de Charles Fourier*. Payot. Paris, 1978.
- P.M. Bolo-Bolo. Editions D'En Bas, 1985. (Nous en reparlerons sans doute bientôt.)